

FEUILLETON DU "SAMEDI", 23 FÉVRIER 1901 (1)

Marie - Jeanne

OU LA FEMME DU PEUPLE

DEUXIÈME PARTIE

Abandonnée !

CHAPITRE XI. — APRÈS LE SACRIFICE

(Suite)

Il appuie l'oreille sur la poitrine de la patiente, il écoute, retenant son souffle.

— Ah ; s'écrie-t-il, elle respire !... Elle respire !...

Alors il lui parle, approchant son visage du visage de sa femme.

Il lui dit avec douceur :

— Marie !... Réponds-moi... dis-moi que tu m'entends, que tu comprends !... Je t'en prie, ma pauvre Marie, réponds-moi.

Désespéré, il passe sa main sur le front de Marie-Jeanne ; il lui frotte les tempes.

Il se demande :

— Quel motif l'a donc amenée... à cette heure, près de cet hospice !...

Et, saisi d'un sinistre pressentiment, il murmure :

— J'ai peur ! J'ai peur !...

Il insiste pour obtenir une réponse.

Il supplie :

— Réponds-moi donc !... Qu'est-ce que tu faisais là ?... Je veux le savoir !... Réponds, je t'en supplie...

Les vapeurs qui obscurcissaient encore le cerveau du malheureux se dissipent tout à fait.

La terrible vérité ne lui apparaît pas encore dans toute son horreur, mais il se sent envahir par le pressentiment d'un terrible malheur.

Après avoir vainement tenté d'obtenir une réponse aux questions qu'il a adressées à la pauvre femme, il essaie de la relever et de la faire tenir debout.

Avec mille précautions, il y parvient enfin. Il la soutient et, l'attirant doucement à l'appuie contre sa poitrine.

Il espère qu'elle va reprendre ses sens.

Il la regarde avec émotion, épiait l'instant où elle ouvrira les yeux.

Marie-Jeanne exhale un long soupir... Elle porte la main à son cœur.

— Plus de doute, elle reprend connaissance, se dit Bertrand. Cette première manifestation du sentiment qui revient à Marie-Jeanne, lui rend un peu de courage.

Il s'écrie de nouveau :

— Marie... Je t'en supplie, parle-moi !...

Puis il ajoute en tremblant :

— Que t'est-il donc arrivé ? Comment se fait-il que je t'aie trouvée évanouie, ici, à cette place ?

— Réponds-moi, réponds-moi donc, Marie.

L'infortunée a rouvert les yeux. Pendant quelques instants elle promène son regard, comme si elle ne voyait encore qu'à travers un voile.

Puis, tout à coup, reconnaissant l'homme qui la tient dans ses bras et qui lui parle, elle pousse un cri et cherche à s'éloigner de son mari.

Et le repoussant avec colère, elle s'écrie :

— Laissez-moi, laissez-moi !

Elle sent que la force l'abandonne à nouveau ; elle chancelle. Bertrand veut la reprendre dans ses bras, en lui disant avec émotion :

— Voyons, Marie, tu vois bien que tu es encore trop faible pour marcher toute seule ; appuie-toi sur moi !

Mais la voix de l'homme par qui elle vient de subir une épouvantable torture, après tant d'autres, lui fait retrouver toute sa colère, toute sa haine.

Elle répond d'une voix sourde :

— M'appuyer sur vous ?... Allons donc !

— Mais tu es toute tremblante, insiste Bertrand, tu souffres, je le vois bien que tu souffres !

Marie-Jeanne l'enveloppe d'un regard empreint du plus profond ressentiment.

Et elle réplique :

— Qu'est-ce que ça vous fait, à vous ?

Encore une fois elle veut s'éloigner.

Mais Bertrand la retient.

Et c'est en tremblant, secoué par l'horrible pressentiment qui s'acharne en son esprit, qu'il insiste plus vivement encore pour connaître le motif qui a déterminé sa femme à venir en cet endroit, devant cet hospice !...

Il renouvelle cette question qu'il lui a déjà adressée à plusieurs reprises, sans succès :

— Dis-moi au moins ce que tu es venue faire ici... dis-le-moi, Marie !

Et son émotion débordant, il s'écrie en balbutiant :

— Dis-moi... dis-moi où est... où est notre enfant !

Marie-Jeanne ne se contenait plus.

En entendant parler de son fils qu'elle avait été réduite à abandonner, tout son être se révolta.

— Notre enfant, dit-elle... Vous n'êtes donc plus ivre, que vous vous occupez de lui ?

Et avant que Bertrand ait trouvé un mot à répondre, elle l'avait saisi par le bras.

Elle l'entraînait devant le "tour".

Et, avec un geste d'une terrible éloquence :

— Notre enfant !... Eh bien, tenez ; je l'ai mis là !

Bertrand demeura foudroyé.

— Là ?... là ! répète-t-il ; aux Enfants-Trouvés ?

Cette dernière émotion a épuisé tout ce que la pauvre mère avait pu trouver d'énergie. Ses forces l'abandonnent.

Elle éclate en sanglots.

— Oui, je l'ai mis là !... dit-elle, parlant avec effort, car elle n'a plus qu'un souffle entrecoupé de larmes... je l'ai condamné à vivre loin de sa mère !... à manger le pain de l'aumône !

— Tu as fait ça, toi ? s'écrie Bertrand.

Et s'emparant des mains de Marie-Jeanne :

— Non ! ajoute-t-il avec force, non, ce n'est pas vrai !... Tu mens ! Tu n'as pas abandonné notre petit Charlot ! non, non, ce serait un crime.

— Oui, je l'ai faite, cette action horrible, épouvantable !... Je l'ai faite !...

« Mais si c'est un crime, ajoute-t-elle en regardant Bertrand avec des yeux de folle, s'il y a un coupable, c'est toi... toi seul, entends-tu !

Bertrand veut parler pour se défendre contre cette foudroyante accusation, Marie-Jeanne lui impose silence avec un geste impérieux. Elle veut lui dire tout ce qu'elle a sur le cœur.

Et d'une voix saccadée, elle accumule grief sur grief.

— Qui est-ce qui a dissipé en un an mes économies de dix années ? Est-ce moi, dis ?

« Qui est-ce qui a amené dans notre ménage le désordre et la misère ?... Est-ce moi, dis ?

« Qui est-ce qui a épuisé mes dernières ressources ? qui est-ce qui a mangé le pain de la pauvre petite créature... ? est-ce toujours moi, dis... ? dis ?

« Ah ! tu ne réponds pas, tu ne peux pas répondre, prononce-t-elle avec véhémence, parce que tu sais bien que tu es seul coupable, tu sais bien que tu es la cause de l'affreux malheur qui me tue.

— Eh bien, oui ! s'écrie Bertrand, oui, je suis un misérable... un brigand !... Oui, mais avant de commettre une action pareille, avant de renier mon fils, avant de l'abandonner, j'aurais été capable de tout...

« Il fallait me parler franchement, il fallait me dire que tu en étais réduite là ; le travail pouvait tout réparer.

Il s'attendrissait, il avait à présent des larmes dans la voix.

Il continua :

— La raison et le courage vous reviennent, quand il s'agit de ne pas abandonner son pauvre petit enfant !...

— Oui, dit Marie-Jeanne avec amertume, le courage vous revient ; je le sais bien, moi qui en trouvais, au milieu de toutes mes souffrances...

« Oui, le travail pouvait réparer beaucoup de choses ; je le sais bien, moi qui travaillais pour lui, le pauvre cher ange, nuit et jour.

« Et cela depuis que le médecin avait dit : « Si votre enfant n'a pas une nourrice... il mourra ! » Ah ! je me sentais la force, allez ! Et en un mois, j'avais économisé tout l'argent nécessaire... tout l'argent qu'il fallait pour assurer l'existence de mon fils !...

« Cet argent, je l'avais bien caché... c'était la vie de mon enfant !

« Mais un voleur s'est introduit dans ma pauvre chambre, il a découvert mon trésor ; il me l'a volé !

« Et ce voleur... c'était vous !...

Bertrand chancela sous le coup qui le frappait dans sa conscience.

— Oui, c'est moi, malheureux que je suis ! bégayait-il.

Il tendait les mains vers sa femme.

Il la suppliait de l'écouter.

— Je veux tout racheter !... Ecoute-moi, Marie-Jeanne... viens avec moi, dit-il, essayant de lui prendre la main.

(1) Commencé dans le numéro du 22 décembre 1900.